



HAL
open science

Les rivages d'Istanbul : des espaces publics au cœur de la mégapole

Antoine Fleury

► **To cite this version:**

Antoine Fleury. Les rivages d'Istanbul : des espaces publics au cœur de la mégapole. *Géographie et cultures*, 2005, 52, pp.55-72. halshs-00257996

HAL Id: halshs-00257996

<https://shs.hal.science/halshs-00257996>

Submitted on 22 Feb 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La version définitive de ce texte, augmentée de cartes et de photographies, a été publiée dans *Géographie et cultures* 52 (2005), pp. 55-72.

Les rivages d'Istanbul : des espaces publics au cœur de la mégapole

Si les rivages donnent à l'aire urbaine d'Istanbul une configuration particulière, le contact avec la mer ne va pas de soi dans une ville qui s'étend¹ sur quelque 1000 km² et qui compte plus de 10 millions d'habitants. Pourtant, du Bosphore à la mer de Marmara, les rivages sont de plus en plus fréquentés par les citadins, donnant lieu à de nouveaux usages publics. Au-delà des seules questions de forme, comment se construisent-ils, selon quelles pratiques et selon quelles valeurs ? Quelle est leur place parmi les espaces publics d'Istanbul ?

Le regard du géographe peut contribuer à répondre à ces questions. Les rivages et les espaces publics en général sont au cœur des recompositions récentes de cette mégapole qu'est Istanbul, tout à la fois soumise à une croissance urbaine mal maîtrisée, à un accroissement de la mobilité, et dans une certaine mesure, à la métropolisation (Pérouse, 1998). Il s'agit de comprendre les espaces publics par leur inscription dans l'espace urbain : les usages d'un espace public varient en fonction de sa localisation, dans l'espace et dans le temps. Cette démarche s'appuie sur une méthodologie largement qualitative².

Jusqu'aux années 1980, les espaces publics demeurent très ponctuels le long des rivages. Depuis lors, un retour s'est engagé, donnant lieu à des formes et à des pratiques multiples : promenades de la bourgeoisie et appropriations populaires. La tendance actuelle dessine de nouveaux espaces publics caractérisés par leurs ambiguïtés, entre marchandisation et urbanité. L'émergence de tous ces espaces publics ne peut en définitive se comprendre sans être replacée dans le contexte de la mégapole, qui explique en grande partie le « désir du rivage ».

1. Les rivages d'Istanbul, entre espaces publics et non-lieux

Avec la croissance urbaine, le rôle central des rivages s'est trouvé atténué, même si les points de passage sont restés jusqu'à nos jours, des espaces publics animés. Les aménagements des années 1960-70 n'ont quant à eux créé que des « non-lieux » fonctionnels.

La place des rivages dans la ville

La Byzance antique est construite sur une péninsule, avec un port naturel, la Corne d'Or. Entre la ville et l'eau, il y a donc un contact ancien, même si les rivages sont alors loin d'être des espaces publics : les murailles maritimes ne laissent guère que quelques points de passage. La présence de l'eau et des rivages dans la ville s'est renforcée avec la croissance urbaine (Kuban, 1996) : la Corne d'Or entre la ville des Sultans et Galata, la ville des Génois, puis le Bosphore des catégories privilégiées au XIX^e siècle. Au XX^e siècle, la ville s'étend le long des rives de la Mer de Marmara, et progresse aujourd'hui vers la mer Noire. Autant de bras de mer

¹ Source : *Istanbul Büyükşehir Belediyesi* (Municipalité du Grand Istanbul), 1999.

² Plusieurs portions du rivage ont été étudiées (septembre-décembre 2002), principalement dans les arrondissements centraux, et ponctuellement au-delà. Cet article s'appuie sur l'observation directe, complétée par une série d'entretiens (juin-juillet 2004). Il a également bénéficié de la documentation de l'Observatoire Urbain d'Istanbul (dossiers thématiques et géographiques, revues de presse). Enfin, ce travail n'aurait pu être mis en œuvre sans l'aide des chercheurs et du personnel de l'Institut Français d'Etudes Anatoliennes, qui m'ont fait partager leur expérience du terrain, et en particulier J.-F. Pérouse.

à traverser pour relier les différents lieux de la ville. Sur le rivage s'égrènent les points de passage qui demeurent très fréquentés : longtemps un seul pont, le pont de Galata sur la Corne d'Or, et les débarcadères appelés « échelles » (*iskele*).

L'eau constitue une part de l'identité de la ville. Elle participe de cette image de marque qui inscrit Istanbul dans le cercle des villes sur l'eau. Istanbul, c'est alors le Bosphore mythique et ses promenades au clair de lune, les « Eaux Douces » d'Europe ou d'Asie et leurs jardins. Les voyageurs et leurs récits, les écrivains et les peintres turcs, tous ont entretenu la légende qui prend son envol au XIX^e siècle et devient, dans sa version nostalgique, le cœur de l'image que les vieux Stambouliotes et les privilégiés se font aujourd'hui de leur ville. Elle est relayée par les médias turcs et étrangers. Les modes de vie ancestraux, comme celui des pêcheurs du Bosphore, les héritages des minorités grecques ou juives, font partie de cette légende. Loin des réalités contemporaines de la mégapole, les rivages sont donc un espace à part, un élément de patrimoine qu'on cherche de plus en plus à préserver, et aussi une image qui attire les touristes.

Les échelles : des espaces publics centraux sur le rivage

L'échelle associe en général aux jetées des lieux d'attente pour les usagers des *vapur*³, des autobus ou des taxis collectifs, les *dolmuş*⁴. Ce sont avant tout des lieux où l'on passe, rythmés par les transports en commun : points de rupture de charge à l'intérieur de l'espace urbain, elles articulent les réseaux terrestre et maritime. Même quand on ne traverse pas le Bosphore, l'échelle reste d'ailleurs un nœud de communication incontournable. L'encombrement est maximum le matin et le soir. Les files d'attente s'allongent. Les flux de piétons sont considérables, tout comme le va-et-vient des véhicules. Le commerce, qui profite de l'intensité du passage, est omniprésent : restauration rapide (poisson grillé, kebab), marchands ambulants (petits pains appelés *simit*, eau) ou cireurs de chaussures.

En semaine, le glissement s'opère rapidement de l'attente à la flânerie. Par extension, l'échelle est aussi devenue un lieu de détente, dans une ville qui en a longtemps manqué. Le dimanche, la fréquentation ne faiblit pas. A Beşiktaş, « prendre l'air, se promener rimait avec descendre à l'embarcadère » écrit Fűrüsan dans les années 1970 (cité par Muhidine, 1998). On y vient aussi prendre un thé, jouer (football, stand de tir), pêcher à la ligne et même se baigner. Un rythme difficile à trouver ailleurs, qui côtoie étrangement celui, plus rapide, des gens pressés qui se déplacent. Le tout se partage un espace le plus souvent assez réduit, ce qui peut lui donner un air chaotique, comme à Kadıköy.

En définitive, de lieux où l'on passe, les échelles sont devenues des lieux où l'on vient, de véritables centralités. C'est le cas d'Eminönü, la plus importante et la plus centrale, où l'on trouve de nombreuses boutiques ainsi qu'un grand marché informel. Les autorités ont tenté d'organiser ces centralités : des places ont été aménagées, pour faciliter la circulation, mais aussi dans un but symbolique⁵. Aujourd'hui, dans une ville qui compte finalement assez peu de places publiques, elles tendent à devenir des lieux d'expression politique et de rassemblement – par exemple lors des élections de 2002 à Üsküdar ou contre la guerre en Irak à Eminönü – sous le contrôle étroit de la police.

³ Ferries desservant les deux rives du Bosphore, gérés par la compagnie nationale I.E.T.T.

⁴ Quelques règles de prononciation : c = dj, ç = tch, ş = ch, u = ou, ö = eu, ı = son entre le i et le é. Le ğ ne se prononce pas mais allonge la voyelle précédente.

⁵ Mosquées, *türbe* (tombeaux de dignitaires) et fontaines de l'époque ottomane, statues et places de l'époque républicaine.

Les rivages : des non-lieux ?

Au début des années 1960, la ville commence à s'étendre dans toutes les directions. « La relation historique entre les habitants et la mer disparaît » (Kiliņaslan, 1997). Actuellement, non seulement la majorité des déplacements à l'intérieur de la mégapole se fait par la route⁶, mais l'accès aux rivages s'avère souvent difficile. Il est vrai que les fonctions portuaires ou militaires occupaient déjà de longues portions de littoral ; mais dans les années 1960-1970, les rivages ont également été remblayés sur des dizaines de kilomètres et transformés en voies de transit. Ils ont perdu leur ancienne identité – naturelle, historique et sociale – sans pour autant s'en forger une nouvelle (Gül, 1994), devenant des « non-lieux » (Augé, 1992) : des espaces fonctionnels aux paysages monotones. Les aménagements accentuent donc la coupure entre la ville et ses rivages. C'est le cas le long de la Marmara, avec l'infranchissable *Sahil Yolu* (voie littorale). On retrouve le même problème sur la Corne d'Or où, de surcroît, les quartiers adjacents ont presque entièrement été détruits (Angel, 1992). Leur tissu complexe, organisé autour de l'artisanat et du commerce, faisait le lien entre la ville et la mer ; il a été remplacé par des espaces verts et des routes.

C'est la municipalité de B. Dalan (1984-1989) qui a entamé la reconversion des rivages, associant une politique d'assainissement à la création d'espaces publics. Suite au programme de régénération⁷, la rive droite de la Corne d'Or est désormais occupée par des espaces verts ; les travaux se poursuivent vers l'amont. Le long du Bosphore, les dépôts et les usines ont laissé place à des jardins ; une voie sur pilotis a été construite entre Arnavutköy et Bebek. En ce qui concerne le littoral de la Marmara, les rivages remblayés étaient voués à la circulation. Si certains le sont toujours, la plupart sont devenus des espaces publics, associant une promenade, des espaces verts et des équipements commerciaux, comme les *çay bahçesi* (jardin pour le thé). Apparue localement, ce modèle tend à se généraliser depuis une décennie, sous l'impulsion de la Mairie métropolitaine⁸, et de plus en plus, des Mairies d'arrondissement : soucieuses de « servir » les habitants, elles s'investissent désormais beaucoup dans le cadre de vie⁹. Des budgets importants sont consacrés à ces espaces publics, et la qualité des aménagements s'améliore. Ils ont d'ailleurs acquis une place importante dans la vie des citoyens.

2. Le retour aux rivages : formes et pratiques de l'espace public

Le retour aux rivages s'est engagé dans les années 1980, pour prendre une ampleur considérable aujourd'hui, soutenu par les politiques municipales. Des espaces publics ont vu le jour, prenant des formes différentes, en fonction de leur inscription dans la ville.

Les catégories aisées et leurs promenades au bord de l'eau

Les rivages d'Istanbul sont depuis longtemps appropriés par les populations favorisées (Kuban, 1996) : lieux de villégiature au XIX^e siècle et stations balnéaires des années 1920-1930. Aujourd'hui encore, les banlieues aisées d'Istanbul bordent les rivages. Des promenades s'y sont développées, aussi bien sur la rive asiatique (Kadıköy-Caddebostan) que sur la rive européenne (Florya-Yeşilköy). C'est une (r)évolution pour Istanbul où la marche est

⁶ Dans les années 1990, la part des transports maritimes est approximativement de 8% alors que la route et le rail assurent respectivement 85% et 7% des déplacements (source : Istanbul Büyükşehir Belediyesi).

⁷ La Corne d'Or – comme le Bosphore – a été équipée de canalisations et de centrales d'épuration.

⁸ *Istanbul Büyükşehir Belediyesi*, Mairie du Grand Istanbul. La ville est également découpée en arrondissements. A chacun de ces échelons correspond une municipalité avec des compétences distinctes. La Mairie métropolitaine, chargée entre autres des infrastructures, est dotée de revenus lui permettant de financer des Projets Spéciaux.

⁹ Entretien avec I. Çakal, urbaniste (9/07/2004). Depuis 1994, le maître-mot de la municipalité, c'est le service (*hizmet*). Parallèlement, il y a eu une prise de conscience collective de la situation alarmante de la mégapole en ce qui concerne l'environnement.

traditionnellement perçue comme négative¹⁰. La configuration des lieux est souvent la même : le littoral remblayé accueille des espaces verts et de détente, ainsi qu'une digue-promenade, le tout étant dominé par des résidences de standing. Quant aux voies du Bosphore, construites dans les années 1980, elles sont bordées de larges trottoirs. Dans tous les cas, le panorama est extraordinaire.

Ces espaces publics sont le reflet du secteur dans lequel ils s'inscrivent, où résident en particulier les classes moyennes supérieures. A Istanbul, c'est un monde à part. Le public, relativement homogène socialement, comprend beaucoup de femmes : rarement voilées, elles sont seules ou en groupes. L'usage du rivage est assez uniforme : c'est la promenade en famille qui domine. A la différence des autres espaces publics d'Istanbul, il n'est pas rare de voir plusieurs générations représentées, des petits-enfants en bas âge aux grands-parents ; c'est aussi un autre rythme. Enfin, ce qui tranche avec le reste de la ville, ce sont aussi les activités physiques qui s'y pratiquent : jogging, parcours sportif, vélo. Il y a affluence le dimanche, mais les lieux sont fréquentés toute la semaine. Ils constituent une véritable *centralité* ludique pour cette population mobile, dont le mode de vie est très proche des modèles européens.

Les promenades, lieux de « l'entre soi » ?

Les promenades apparaissent au premier abord comme un cas particulier parmi les lieux fréquentés par les catégories aisées. Mis à part quelques rares espaces publics, comme l'avenue de Bagdad¹¹ à Kadıköy ou les *malls* situés en périphérie, ces lieux sont plutôt des intérieurs privés : maisons où l'on reçoit, clubs, cafés et restaurants. D'ailleurs, les riches stambouliotes habitent et vivent de plus en plus dans les « cités sécurisées » des périphéries (Pérouse, 2003). Force est de constater cependant que les promenades ne sont pas si éloignées de ces autres lieux. En se promenant ou en pratiquant un sport en public, on se rattache à une certaine modernité. On affiche aussi son appartenance sociale. Les promenades sont dans une certaine mesure des lieux de l'entre soi : lieu d'exposition et de rencontres entre membres d'une même classe sociale.

Les autres – en particulier les catégories populaires – sont tenus à l'écart. Soit ils ne parviennent pas jusqu'aux promenades, à cause de la distance ou de l'accessibilité. Soit l'inhospitalité des lieux les en dissuade : à Bebek par exemple, sur le Bosphore, la fermeture de la bourgeoisie, installée là depuis des générations, est très sensible jusque dans l'espace public¹². Sur ces rivages, il arrive certes qu'une famille pique-nique, que quelques pêcheurs s'installent, ou qu'un groupe de jeunes gens profitent de la plage, mais c'est toujours à l'écart des promeneurs : il s'opère alors une sorte de micro-ségrégation, avec la promenade d'une part, les espaces verts et la plage d'autre part. Cependant, les différentes catégories sociales se donnent à voir les unes aux autres : par cette visibilité, le rivage devient alors plus qu'un lieu de l'entre soi, un espace public.

L'appropriation populaire des rivages : pêche à la ligne et *manga*¹³

L'appropriation populaire des rivages est une transformation radicale par rapport à la tradition de villégiature. Il y a d'abord les pêcheurs à la ligne, nombreux le long du Bosphore. Mais cette appropriation concerne surtout les espaces verts. Un peu partout, des *çay bahçesi* aux formes diverses – de la plus informelle à la plus aboutie – accueillent le public qui vient prendre un thé, jouer au backgammon ou fumer le narguilé. On vient aussi s'amuser sur les

¹⁰ Il existe une expression usuelle qui en témoigne : *Boşa dolaşmak*, marcher c'est déchoir.

¹¹ Cette avenue, bordée de boutiques de luxe et de cafés à la mode, traverse les quartiers aisés de la rive asiatique, parallèlement au littoral de la Marmara.

¹² Ainsi l'étranger aux lieux est-il froidement accueilli dans les cafés plutôt « branchés », peuplés d'habités.

¹³ Sorte de barbecue.

manèges des *luna park*. Quant aux espaces verts qui bordent la Marmara ou la Corne d'Or, ils sont régulièrement appropriés par des jeunes gens qui jouent au football.

C'est dans le centre, et plus précisément sur la Corne d'Or, que les pratiques semblent les plus diverses. Elles oscillent entre activité, oisiveté et loisir, entre immobilité et mouvement. Le rivage est un espace où se retirer en marge du lieu de travail : les commerçants et artisans de Karaköy font une pause au bord de l'eau. C'est aussi un lieu de détente où les mères viennent avec leurs enfants (Fener, Balat), où les adolescents s'amuse après les cours. Non loin de là, des oisifs s'approprient l'espace, comme ces hommes seuls ou en groupe que l'on voit boire leur bière à Küçükpazar. Et puis quand ils sont peu fréquentés, les rivages deviennent des espaces de l'errance, voire de la déshérence, notamment le long de la Marmara (Zeytinburnu).

Le dimanche, l'usage le plus marquant et le plus répandu est le pique-nique familial. Chaque famille s'installe sur une portion de rivage qu'elle s'approprie pendant tout un après-midi : un tapis, un réchaud pour le thé, un *mangal*, parfois de la musique, un hamac et des jeux pour les enfants. Les contacts ne sont pas rares entre elles. Tout micro-événement, comme le passage d'un bateau, permet de nouer la conversation ; les enfants jouent ensemble. D'autres activités sont associées au pique-nique : outre la pêche et à défaut de promenade, on fait quelques pas au bord de l'eau, pour des conversations plus intimes ou pour regarder les prises des pêcheurs.

Des pratiques de proximité aux pratiques de la centralité

L'appropriation populaire des espaces publics est visible partout où les lieux la rendent possible. Elle est la plus lisible à proximité des quartiers défavorisés, où les familles modestes ne se déplacent pas facilement. C'est le cas au centre d'Istanbul, dont le bâti est très dégradé (Pérouse, 1998) et qui est habité en majorité par les catégories populaires. Ces quartiers sont d'ailleurs peu fréquentés par les autres classes sociales, qui en ont une image négative¹⁴. Au bord de l'eau, les plus pauvres peuvent pratiquer à peu de frais leurs loisirs favoris. Contrairement à certains parcs ou forêts, les rivages sont en effet gratuitement accessibles. Ces citoyens, affaiblis par la crise économique, peuvent même y trouver le moyen de se nourrir et de gagner de l'argent (par exemple avec la vente de poissons ou la location d'outils de pêche).

Ces pratiques de l'espace public sont donc avant tout des *pratiques de proximité*. La Corne d'Or en témoigne. A Fener et Balat, les observations ont permis de relever la présence de nombreux Kurdes – les femmes sont reconnaissables à leurs fichus colorés et à la manière de le nouer – ainsi que de groupes proches de l'Islam radical : femmes couvertes de noir et hommes barbus, en costume traditionnel. Ces deux populations sont très présentes dans les arrondissements centraux d'Eminönü et de Fatih¹⁵. Un peu plus loin, à Küçükpazar, le rivage est approprié par des hommes célibataires : ce sont des travailleurs immigrés qui peuplent en majorité ce quartier. La fréquentation de la Corne d'Or change donc en fonction des quartiers qui la bordent.

Les rivages du centre donnent également lieu à des *pratiques de la centralité*. En effet, ils sont bien desservis et attirent donc des populations résidant en dehors du centre. Dans la mesure où celles-ci peuvent se le permettre : l'accès reste limité par le coût et le temps de parcours, pour les citoyens les plus pauvres et pour ceux des banlieues éloignées. L'accès au rivage est donc inégal entre les publics. Mais dès que l'on possède une voiture, même en

¹⁴ Des processus de gentrification existent, mais elles touchent le centre d'Istanbul ponctuellement (Uzun, 2001).

¹⁵ Ces deux arrondissement sont relativement pauvres, peuplés d'Anatoliens et de Kurdes. Ce sont des fiefs de l'Islam politique : les mairies sont détenues par l'AKP, parti modéré du premier ministre Erdoğan, mais le *Saadet Partisi*, plus radical, est arrivé en seconde position aux élections municipales de 2004.

mauvais état, on fait le voyage. Et lors des grandes occasions, les rivages du centre sont parcourus par une population nombreuse, comme pendant les fêtes du Bayram, à la fin du Ramadan. Il est vrai que la gratuité des transports facilite les choses ces jours-là.

3. Vers de nouveaux espaces publics au centre

Les pratiques de la centralité tendent à se développer le long des rivages. Elles définissent de nouveaux espaces publics dont les formes et les fonctions, les acteurs et la fréquentation changent, et qui ne sont pas exempts de contradictions.

La corniche d'Üsküdar : la mise en scène de l'urbanité

C'est une route surélevée par rapport à l'eau, construite dans les années 1980 (Gül, 1996). Une large promenade borde le rivage, longeant une avenue où la vitesse est limitée. Des *çay bahçesi*, étagés jusqu'au bord de l'eau, ainsi que la Tour de Léandre et son café-restaurant, offrent leurs services aux promeneurs. De nombreux marchands ambulants mettent à la disposition du public des produits divers : graines de tournesol, bijoux, jouets, etc. Les gens marchent, lentement. La fréquentation est constante, même si elle est plus intense en fin de semaine. Nombreux sont les usagers de cet espace à se promener en famille, en particulier en fin de semaine, mais on y vient aussi entre amis ou en couple. Les pratiques sont diverses : ainsi un jogger peut-il croiser un vieil homme qui marche en récitant ses prières, et l'été, les promeneurs côtoient les baigneurs. Des individus de classes sociales différentes s'y côtoient, venus à pied ou en voiture. Les femmes sont largement présentes, avec leur famille, mais aussi seules ou en groupes. Elles sont voilées – portant le plus souvent le « turban »¹⁶ – ou non, ce qui dénote une certaine diversité. Toutes les générations sont représentées, des enfants en bas âge aux personnes âgées en passant par les adolescents qui viennent ici en groupes. On peut donc observer un degré relativement élevé de mixité, attribut d'un authentique espace public. La corniche d'Üsküdar rappelle celle de Beyrouth (Delpal, 1999) : lieu de diversité et d'exposition. Si la première motivation apparente est le panorama, on peut observer tout un jeu de regards, par exemple entre les jeunes gens, sur les bancs, et les jeunes filles qui passent. Sur ce modèle se développent actuellement d'autres promenades sur le littoral de la Marmara entre Saray Burnu et Yedikule.

Des centralités commerciales et ludiques

Le cas d'Üsküdar ne doit pas faire oublier que les rivages du centre sont en partie soumis à un processus de marchandisation. A la place de certaines installations portuaires, de nouveaux espaces publics ont vu le jour, fréquentés par les classes moyennes résidant dans d'autres arrondissements ou bien dans les quartiers gentrifiés¹⁷. Ce processus, qui a commencé dans les années 1950 aux Etats-Unis (Vermeersch, 1998), touche Istanbul depuis les années 1980. Dans la constitution de ce « waterfront », les acteurs publics gardent un rôle important – en lançant de grands projets, en implantant des infrastructures – mais ils laissent de plus en plus l'initiative au privé. De nombreux centres commerciaux se sont installés, en périphérie notamment, associés à des fonctions ludiques. D'autres acteurs sont également apparus,

¹⁶ Le « turban » n'est pas un voile, mais une sorte de foulard. A la différence des foulards traditionnels, celui-ci se porte en couvrant complètement les cheveux et la poitrine. Il correspond souvent à un « nouveau profil de la femme musulmane », à savoir une femme « éduquée, urbanisée... et qui, pour être voilée, n'est plus ni passive, ni cantonnée à l'espace intérieur » (Göle, 1993).

¹⁷ Des quartiers comme Çiğangir (Beyoğlu) et Kuzguncuk (Üsküdar) sur les hauteurs du Bosphore (Uzun, 2001).

chargés de la création d'espaces publics et même de leur gestion¹⁸. Dans la mesure où le processus est en cours, et qu'il touche un littoral très étendu, il n'y a cependant pas *un* « waterfront », mais de multiples centralités, séparées les unes des autres par des espaces moins transformés : espaces publics où l'appropriation populaire domine, et surtout, emprises militaires ou portuaires.

Les centralités commerciales et ludiques se situent aussi bien dans le centre que sur ses marges. Prenons deux exemples. Dans le premier cas, il y a les « salons à narguilé », près de Tophane. Ils jouxtent quelques magasins de vêtements, le long d'un étroit passage, près du port. Le soir, la clientèle est jeune et nombreuse. Dans le second cas, en position de centralité secondaire, il y a Ortaköy, ancien village de pêcheurs situé au pied du Pont sur le Bosphore. Dans les rues piétonnes, on trouve des cafés, des boutiques et des bouquinistes (*photo n°6*). Chaque week-end, le quartier frôle la saturation. Avec ses façades pimpantes et ses enseignes à l'euro-péenne, avec sa spécialisation poussée, Ortaköy correspond bien à ce que certains auteurs appellent une « enclave ludique » (Gravari-Barbas, 2001), d'autant plus qu'il existe peu de contacts avec les espaces environnants. En dehors de ces deux exemples, d'autres centralités sont actuellement recomposées. C'est le cas à Eyüp où chaque dimanche, le public est nombreux à se promener le long de la Corne d'Or. Certes Eyüp est un lieu de pèlerinage très ancien, mais cette zone, facilement accessible par le périphérique, possède aussi le très touristique café Pierre Loti, un parc d'attraction pour les enfants et bientôt un centre culturel et commercial (juste en face, à Sütlüce) qui donnent un nouveau centre à sa centralité.

Les rivages du centre, façade de la métropole

Ces exemples témoignent bien du rôle des autorités politiques. Ainsi doit-on la reconversion du quartier d'Ortaköy à la Mairie de Beşiktaş¹⁹. En engageant les deux opérations spectaculaires qu'ont été la construction des voies sur pilotis le long du Bosphore et le nettoyage de la Corne d'Or, dans les années 1980, la Mairie du Grand Istanbul avait déjà pour objectif de faire des rivages une « façade » pour cette métropole en devenir (Keyder, 1993). Même si les projets semblent désormais plus proches des besoins du citoyen, notamment en ce qui concerne les lieux de détente, l'action de la Mairie se poursuit dans ce sens. Elle projette actuellement d'installer de grands équipements sur le rivage : un aquarium géant ainsi qu'un « centre culturel et commercial » sur la Corne d'Or ou encore un *Aqua Park* à Küçükçekmece. S'il n'existe pas vraiment de vision d'ensemble, la Mairie métropolitaine n'en veille pas moins à ce que ses rivages deviennent une vitrine de la ville. L'organisation de manifestations d'échelle nationale et internationale, dont certaines ont lieu le long du Bosphore, s'inscrit dans cette dynamique : marathon chaque mois de septembre, festival de musique au Palais de Dolmabahçe, concerts de pop turque dans la forteresse de Rumeli Hisarı. Capitale économique, aux portes de l'Europe, Istanbul se doit de donner une image attractive d'elle-même. L'espace public, instrument de prestige parmi d'autres, peut avantageusement servir ce dessein.

4. Le « désir du rivage » des habitants d'Istanbul

On a vu comment le « désir du rivage » (Corbin, 1990) s'est éveillé puis déployé à Istanbul. Quelles sont les facteurs à la fois concrets et immatériels qui fondent ce désir collectif ? En fait, les rivages apparaissent comme un *ailleurs* qui tranche avec le quotidien de la mégapole. Paradoxalement, ils contribuent à forger l'identité d'une ville en mouvement.

¹⁸ Entretien avec M. I. Şimşek, directeur des Parcs et Jardins à la Mairie métropolitaine (12/07/2004). A Tuzla par exemple, les espaces publics ont été concédés à une entreprise qui les entretient et gère les équipements commerciaux.

¹⁹ Architecte : Erhan Işözen, 1992. Entretien du 12/07/04.

Un *ailleurs* pour fuir la ville

Gagner les rivages, c'est d'abord fuir la ville, ne serait-ce que le dimanche. On peut aller regarder le va-et-vient des bateaux : l'*ailleurs* alors, c'est le monde, l'ouverture des possibles. L'élément maritime symbolise également une certaine permanence face aux transformations de la mégapole. Les rivages forment une frontière rassurante – terre/mer, ville/nature – à l'intérieur d'une ville aux frontières floues et mouvantes. De plus, les autres espaces publics sont souvent considérés comme répulsifs : absence de trottoirs, mauvais état des chaussées et des façades, risques d'accidents, etc. L'air y est pollué, à cause de la circulation automobile et du chauffage urbain. Face à ces nuisances, les rivages apparaissent comme un espace où l'on respire le bon air, à l'abri des voitures.

Le moindre espace vert est convoité par les citoyens, et les rivages n'échappent pas à la règle. Le désir de nature, très répandu dans les grandes villes, prend un sens particulier à Istanbul. Il s'explique en partie par les inconvénients de la croissance urbaine. Les origines anatoliennes de la population ne sont pas non plus étrangères au phénomène : la nature et surtout l'eau, symbole de pureté, sont connotés très positivement. Le discours anti-urbain trouve donc aujourd'hui un écho favorable parmi les citoyens. Il est amplifié par les municipalités issues de l'Islam politique²⁰, au pouvoir depuis 1994. La création des espaces verts et leur fréquentation est encouragée, dans un but hygiéniste et religieux : « le discours islamiste rejoint le discours environnementaliste, la violence faite au corps par les pollutions multiformes devant être jugulée » (Pérouse, 2002).

Voir la ville

Si le rivage est vécu comme un *ailleurs*, il s'inscrit bel et bien *dans* la ville. Tout d'abord, il constitue un moyen pour s'approprier la ville, par le regard. La configuration des rivages permet un jeu infini de panoramas. A Üsküdar, la voie littorale permet un changement progressif de point de vue sur la ville historique et le Bosphore, grâce à la courbure de la côte. On peut également voir la ville à partir des promontoires, à Eyüp ou le long du Bosphore : les sites sont souvent aménagés, équipés de *çay bahçesi*. Reliés aux rivages, ils attirent beaucoup de monde. Dans tous ces lieux, les Stambouliotes apprennent à vivre ensemble, se donnant à voir les uns aux autres, comme sur la corniche d'Üsküdar, où se côtoient des individus différents par leur âge, leur sexe ou leur appartenance sociale. En définitive, les citoyens fuient la ville pour mieux la retrouver.

Au bord de l'eau, les citoyens trouvent également les symboles du passé, points de repère dans une ville en mouvement. Que ce soit les échelles, qui rappellent l'identité maritime d'Istanbul et constituent aujourd'hui un élément du patrimoine de la ville, les vestiges de la muraille maritime à *Samatya surları* (Fatih), où sont lovés les *çay bahçesi*, ou les anciens villages grecs ou arméniens des bords de la Marmara et du Bosphore, dont l'ambiance dépaysante attire beaucoup de monde, l'Histoire est de plus en plus mise en scène et intégrée dans les pratiques de la ville.

Rivages et innovation sociale

Pour les groupes sociaux dont le mode de vie demeure fortement marqué par la tradition, les espaces publics sont des espaces essentiellement masculins : c'est notamment le cas dans les rues commerçantes d'Eminönü et de Fatih. Ce sont les quartiers et les maisons qui constituent les « espaces familiaux et féminins » (David, 2002). Cette configuration vise à

²⁰ La Mairie métropolitaine a été conquise par le *Refah Partisi* en 1994, avec comme maire l'actuel premier ministre, R. Tayyip Erdoğan. Ses successeurs, A. M. Gürtüna et K. Topbaş, appartiennent à l'AKP, parti modéré issu de la scission du *Refah Partisi*.

préservent femmes et enfants des dangers de la ville. On peut parler d'innovation sociale dans la mesure où sont présents, le long des rivages en général, des populations qui sont habituellement rares ou absentes dans l'espace public. Il s'agit des femmes, des enfants ou des jeunes adolescents, des personnes âgées. Par leur statut à part, les rivages, tout comme les espaces verts en général, sont des lieux où leur présence est considérée comme acceptable, voire encouragée, aussi bien par les autorités politiques que religieuses (Pérouse, 2002).

De fait, le rivage constitue alors pour ces catégories de population, un espace de liberté où les pratiques de l'espace public sont différentes. Le long de la Corne d'Or, de nombreuses femmes, voilées pour la plupart, emmènent leurs enfants prendre l'air et le thé, s'éloignant par la même de leur maison. Les adolescents qui sortent de l'école ou du collège viennent y bavarder, jouer au foot, se baigner ou flirter en toute liberté. Les rivages sont un espace où la contrainte sociale semble moins forte qu'ailleurs, comme en témoigne l'exemple d'Üsküdar évoqué ci-dessus. Bien plus, il se transforme le soir en espace de l'amour, à l'abri des regards et de la pression sociale.

Des espaces de la transgression ?

Alors qu'ils sont traditionnellement des lieux de résidence pour les plus aisés, les rivages sont désormais fréquentés par le *plus grand nombre*. L'appropriation populaire est une première transgression : ces populations de néo-citadins prennent leur droit sur la ville, au grand dam des aménageurs et des élites²¹. La Mairie tente de planifier l'aménagement et le développement économique des rivages et de réglementer leur utilisation. Mais partout, la population continue à détourner les lieux, à transgresser les interdits : espaces « délinquants » (de Certeau, 1990). Ainsi la Mairie a-t-elle tenté de faire disparaître le marché aux poissons de Karaköy, pour des raisons esthético-hygiénistes, en vain²². Partout, la police municipale essaie de faire disparaître les étals sauvages. Quant au *mangal*, il est souvent interdit, voire stigmatisé. La Mairie métropolitaine tente de changer les mentalités, de diversifier les pratiques de l'espace public²³, mais les changements tardent à venir. Ainsi la création de vastes aires de pique-nique a-t-elle en grande partie échoué à mettre fin à la pratique du pique-nique sauvage.

La transgression ne se limite pas aux couches populaires. Ainsi certains jeunes qui se disent « marginaux » bien qu'issus des classes moyennes utilisent-ils régulièrement les rivages. C'est sur les pelouses bordant le littoral, entre Kadıköy et Caddebostan, qu'ils se rassemblent en grand nombre chaque été : ils jouent de la musique, fument, discutent²⁴. C'est une oisiveté déclarée... rompant avec les pratiques sociales dominantes. Dans tous les cas, la transgression est l'envers d'une urbanité qui n'est l'apanage ni des autorités, ni d'une classe sociale : dans une mégapole contrastée et mouvante, les espaces publics permettent à *tous* les citoyens de mettre en pratique *leur* conception de la ville, et de la donner à voir. Par là même ils participent de la fabrique – nécessairement paradoxale ? – de l'urbanité.

²¹ Nombreux sont les acteurs interrogés à déplorer la pratique du pique-nique, ainsi que les nuisances et les dégradations qu'il engendre. La presse rend elle aussi compte régulièrement du phénomène.

²² *Sabah*, 3/3/2001, cf. *Electroui* N°4, mai 2001. Les marchands se sont eux-mêmes réorganisés de façon à ne pas prêter le flanc aux critiques (étalages, eau courante, etc.)

²³ Entretien avec M. I. Şimşek, directeur des Parcs et Jardins à la Mairie métropolitaine (12/07/2004).

²⁴ Après le dernier séisme, les habitants ont dû camper dans les espaces verts, en prévision d'une éventuelle réplique. Ces jeunes n'ont pas arrêté depuis, pour d'autres raisons.

En définitive, le cas des rivages d'Istanbul rappelle qu'un espace public, c'est avant tout un ensemble de pratiques concrètes. Celles-ci sont difficiles à saisir et changeantes. Certaines pratiques sont quotidiennes, de proximité. C'est le cas le long de la Corne d'Or. D'autres sont plutôt hebdomadaires. Ce sont des pratiques de la centralité, liées aux loisirs. Elles font émerger de nouveaux lieux, de côtoiement et d'exposition, et/ou conduisent à une spécialisation commerciale. Bref, les espaces publics en général ne sont pas un donné. Ils n'existent que dans la mise en relation des citoyens et des lieux, à toutes les échelles, et se redéfinissent constamment, en interaction avec les dynamiques spatiales qui travaillent la ville tout entière.

Le caractère fondateur des pratiques ne signifie pas pour autant que les politiques soient absentes. Elles interviennent à un moment donné du processus, créant des formes urbaines par rapport auxquelles les pratiques prennent place. Le cas des rivages d'Istanbul est intéressant à ce titre : les populations se sont appropriées des rivages peu aménagés ; le mouvement a ensuite été repris puis accentué par la mairie métropolitaine ; et aujourd'hui, l'ampleur du succès dépasse toutes les attentes, prenant des formes inattendues. L'exemple rappelle combien les citoyens peuvent détourner des espaces de leur fonction initiale.

Ce retour aux rivages demeure peu étudié, en particulier sous l'angle des espaces publics. Cette approche amène pourtant aussi à réfléchir aux recompositions socio-spatiales de la mégapole, ainsi qu'à la redéfinition des identités qui l'accompagne. Dans ces lieux s'esquissent les traits d'une urbanité en mutation, avec ses ambiguïtés, entre une sorte de retour aux sources de la culture anatolienne, encouragé par la Mairie, et l'émergence de nouvelles valeurs : une autre façon d'appréhender son corps, la nature ou la relation à l'autre sexe. Cette urbanité a plusieurs visages, avec des pratiques qui varient selon le niveau socio-économique des citoyens.

Aucun espace public ne peut se comprendre sans être réinscrit dans son contexte urbain, dans sa relation avec les autres espaces publics. A Istanbul, certains sont anciens : les mosquées, les rues commerçantes, les bazars. D'autres sont de type occidental : les places, qui sont plutôt des carrefours et demeurent peu appropriées ou alors difficilement, parce que s'y pose aussi la question du contrôle par les autorités ; et depuis les années 1980, les centres commerciaux. Il semble que les rivages, comme d'ailleurs les parcs et les espaces verts, aient trouvé leur place dans la ville : non seulement ils complètent les autres espaces publics, mais ils réussissent à concilier les attentes contradictoires des citoyens. Telles sont les caractéristiques fondamentales d'un espace public.

Le contexte urbain, ce sont aussi les dynamiques qui interviennent à l'échelle de la ville. Spécialisation, privatisation, marchandisation, autant de processus qui jouent dans la formation des nouveaux types d'espaces publics. A Istanbul, par leur longueur et par leur diversité, par le caractère récent de leur reconquête, les rivages changent au gré de ces processus, de manière différenciée. Ils constituent désormais un enjeu social, politique et économique de taille, à la fois dans la vie des citoyens et dans celle de la métropole. Mais les espaces publics demeurent le reflet d'une société : les habitants sont très inégalement touchés par la crise, et les rivages sont relativement segmentés, laissant peu de place aux « lieux communs »²⁵.

²⁵ Je remercie les lecteurs anonymes de la revue *Géographie et cultures*, ainsi que Myriam Houssay-Holzschuch et Claire Hancock, dont les observations m'ont permis d'approfondir mon analyse et de clarifier mon propos.

Références bibliographiques

ANGEL, A., 1992-1993, « Projets et aménagements urbains à Istanbul de 1933 à nos jours », *Lettre d'Information de l'O.U.I.*, n°2, 3 et 4.

AUGE, M., 1992, *Non-lieux – introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, éditions du Seuil.

CERTEAU, M. de, 1990, *L'invention du quotidien. 1 : Arts de faire*. Paris, Gallimard.

CORBIN, A., 1990, *Le Territoire du vide : L'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*. Paris : Flammarion, collection Champs.

DAVID, J.-C., 2002, « Espace public au Moyen-Orient et dans le monde arabe, entre urbanisme et pratiques citadines ». *Géocarrefour – revue de géographie de Lyon*, vol. 77, n°3, p.219-224

ERDUR, O., 1997, “Reappropriating the “Green”: Islamist Environmentalism”, in *New Perspectives on Turkey*, Fall 1997, 17, pp. 151-166.

KUBAN, D., 1996, “The Growth of a City”, *Istanbul Biannual*, 96 selections, pp. 10-42.

DELPAL, C., 1999, « Une promenade en bord de mer : la corniche de Beyrouth » in HUYBRECHT, E., DOUAYHI, C. (dir.), *Reconstruction et réconciliation au Liban. Négociations, lieux publics, renouement du lien social*, Les cahiers du CERMOC, n°23, pp. 187-207.

GRAVARI-BARBAS, M., 2001, « Les enclaves ludiques : le cas du Navy Pier à Chicago » in GHORRA-GOBIN, C. (dir.), *Réinventer le sens de la ville. Les espaces publics à l'heure globale*. Paris, L'Harmattan, pp. 159-168.

GÖLE, N., 1993, *Musulmanes et modernes. Voile et civilisation en Turquie*. Paris : éditions de la Découverte.

GÜL, A., 1996, “From Üsküdar to Harem.” *Istanbul Biannual*, 94 and 95 selections, n°1, pp.93-100.

GÜL, A., KILIÇ, A., SÖNMEZ, Ö., 1994, “Can Smart Shores Cover Up the Shame ?” *Istanbul Biannual*, 93 selections, vol. 1, n°2, pp.77-80.

KEYDER, Ç., 1993, “1. The setting”, *Istanbul between the Global and the Local*, New York, Oxford: Rowman and Littlefield Publishers, pp. 3-30.

KILINÇASLAN, T., 1997, “In unison with the see”, *Istanbul Biannual*, 96 selections, pp. 52-57.

MUHIDINE, T., MONCEAU, N. (dir.), 1998, *Istanbul réelle, Istanbul rêvée. La ville des écrivains, des peintres et des cinéastes au XXe siècle*. IFEA/L'esprit des Péninsules.

PEROUSE, J.-F., 2002, *Istanbul, ville sainte de l'Islam et ville maudite de l'Islam : risques, vertiges et opportunités du corps à corps obligé*, texte pour l'exposition « Musulmans, Musulmanes » (La Villette, 2004), non-publié.

PEROUSE, J.-F., 1998, « Istanbul, grande inconnue, et métropole malgré elle : premiers repères », *Petites et grandes villes du bassin méditerranéen, Hommage à E. DALMASSO*, Ecole française de Rome, pp. 271-289.

PEROUSE, J.-F., 2003, « La sournoise émergence des cités dites sécurisées en Turquie. Le cas de l'arrondissement de Beykoz », *Geographica Helvetica*, Heft 4, n°58, pp. 340-350.

UZUN, C. N., 2001, *Gentrification in Istanbul : a diagnostic study*. Netherlands Geographical Studies n°285, Utrecht.

VERMEERSCH, L., 1998, *La ville américaine et ses paysages portuaires*. Paris : L'Harmattan.